visionnaires ou farfelus de découpage parfaitement géométrique. Il y eut aussi des empoignades de marchands de tapis entre des chefs-lieux d'Ancien Régime accrochés à leur pouvoir administratif et à leur nullité économique. Mais le résultat fut un heureux compromis entre la volonté de rationaliser l'espace et le respect des formes ancestrales d'appropriation du territoire, entre la tradition et la modernité. Heureux, car ce redécoupage a été accepté très vite et durablement. On dit que Louis XVI, ramené de Varennes sous bonne escorte, trompait sa mélancolie en énumérant les noms des départements qu'il traversait.

Cette modernité a-t-elle été modernisatrice ? C'est la question que pose Bernard Lepetit dans un livre d'une singulière densité sur les mutations du réseau urbain français entre 1740 et 1840. A considérer les chiffres, on serait tenté de répondre par la négative : aucun signe de décollage, en pourcentage, de la population urbaine au cours de ces cent ans fertiles en bouleversements décisifs et dominés par la pliure de la Révolution. Mais en combinant toute une batterie d'indices, Bernard Lepetit montre que l'unification apparente du découpage administratif n'a fait en réalité que creuser l'écart entre le Nord et le Sud.

Dans le Midi, elle a consolidé le semis des bourgades endormies, le parasitisme de la ville rentière d'Ancien Régime, le système des foires, l'immobilisme économique. Au nord, grâce à des conditions favorables préexistantes telles que la densité du réseau routier, elle a stimulé les comportements capitalistes, comme en témoigne le rapide déploiement des caisses d'épargne, et instauré une véritable hiérarchie entre les villes, propice à une spécialisation et une circulation optimales.

Le Bicentenaire ayant laissé le devant de la scène aux effusions idéologiques et aux biographies sulpiciennes, vous aurez du mal à trouver le livre de Bernard Lepetit dans les halls de gare. Par la netteté de ses hypothèses, son attachement à choisir les indices pertinents, sa modélisation rigoureuse, ce livre représente pourtant un véritable renouvellement de l'« écriture historique ». Il devrait faire mentir ceux qui enterraient déjà l'Ecole des Annales. Vous entendrez encore parler de ce jeune historien parti – comme Descartes – d'un si bon pas.

Entre la démarche de Bernard Lepetit et celle de Xavier de Planhol il y a le même écart de performance qu'entre l'ordinateur et le boulier. Mais on peut aimer l'un et l'autre. Les Japonais, qui sont le peuple le plus « computérisé » de la terre, utilisent encore volontiers le boulier. Xavier de Planhol s'inscrit dans la grande tradition française de la géographie historique, celle de Vidal de La Blache, Febvre, Dion et Braudel, qui aborde l'espace humain comme un condensé d'histoire. Et lorsque l'alchimie visionnaire de leur analyse parvient à mettre au jour, sous l'apparente immobilité des paysages, le travail du temps, elle nous restitue l'invisible comme si elle nous donnait à voir l'herbe pousser.

ANDRÉ BURGUIÈRE

« Géographie historique de la France », par Xavier de Planhol, Fayard, 635 pages, 195 F.
« La Formation des départements », par Marie-Vic Ozouf-Marignier, éditions de l'EHESS, 363 pages, 176 F.
« Les Villes dans la France moderne », par Bernard Lepetit, Albin Michel, 490 pages, 198 F.

Et moi et moi et moi...

Le célibat mode d'emploi

Walter Lewino publie un traité de la solitude, qui est aussi un guide

Il y avait, aux temps de Bazaine et des guerres de 70, un brave capitaine des hussards qui faisait cette recommandation à ses hommes avant l'assaut : *« N'oubliez pas que vous êtes pères de famille et propriétaires de vos chevaux. »* Paroles d'un sage. On est toujours, en quelque façon, propriétaire de son cheval et père de ses enfants. C'est la vocation même de l'homme civilisé. Il y a des variantes. Hésiode, pour sa part, ajoutait à ce système d'attaches celles qui unissent le citoyen à sa maison, à son épouse et à son bœuf de labour. L'idée est la même : *« Ne jouez pas aux héros. »*

Parce qu'il est sans liens d'aucune sorte, le célibat en revanche favorise l'héroïsme. Robin des Bois et Jean Valjean, le Sapeur Camember et Phileas Fogg, le Charlus de Proust et le Bardamu de Céline, Robinson Crusoé et le Père Noël sont des célibataires à peau dure spécialement commis à l'imaginaire, à la sublimation et aux rêves des foules, à toutes les choses grandes et magnifiques. Dès lors, pourquoi le célibataire est-il devenu ce citoyen au rabais, dont les pouvoirs publics et religieux ont fait un laissé-pour-compte, un désœuvré civil, un Cro-Magnon social ? C'est la subtile problématique à laquelle s'est attaqué Walter Lewino dans son livre « Enfin seul(e) ! », lequel additionne les mérites attendus d'un pamphlet superbe et les services d'un guide incomparable, pour offrir une sorte de mode d'emploi de la solitude.

Il est important de bien connaître les célibataires, c'est toujours eux qu'on épouse. Or le célibataire se dérobe à toute épistémologie et résiste à l'examen. Il garde son mystère comme la vinaigrette gardait le sien aux yeux de Gaston Bachelard, qui voyait dans cette façon d'accommoder la laitue – et le fit savoir à la Sorbonne – la marque même du génie humain. On croit la chose très simple, elle est très compliquée. Le célibataire – qu'il soit un *« célibattant »* ou un *« célibattu »*, selon les distinctions établies par André Bercoff – se compose, du moins en gros, d'un moi colossal, aux prises avec le Minitel, le répondeur téléphonique, le four à micro-ondes et les humeurs de son chat à poil long (un solitaire sur trois possède un griffu, d'après l'INSEE). Voilà pour les faits d'observation courante, qui à vrai dire n'aident en rien statisticiens, démographes, sondeurs et sociologues, désemparés par les incidences accidentelles d'un phénomène dont tout indique qu'il remonte aux origines de l'humanité. D'un point de vue idéal, faut-il par exemple inclure parmi les célibataires les divorcés et les veufs, les étudiants et les bonnes sœurs, les homos, les grabataires et les vierges ?

Walter Lewino risque une définition : *« Est célibataire celui ou celle qui ne cohabite pas avec un partenaire sexuel passé ou présent. »* Rigoureuse dans son énoncé, cette approche est pourtant laxiste dans ses conséquences : un homme marié, de ce point de vue, serait célibataire de sa maîtresse. On voit par là que le célibat est un crime difficile à cerner et à punir. Les censeurs romains Camille et Postumius qui, quatre cent trois ans avant Jésus-Christ, frappaient d'un impôt spécial les célibataires endurcis, auraient aujourd'hui de l'or sur la planche : la solitude est à la mode, les intellos la célèbrent, les chiffres la prouvent. Bien entendu, elle n'empêche pas les mœurs, et c'est en quoi Walter Lewino a fait œuvre utile. Avec humour, il va sans dire. Alexandre Vialatte en aurait fait son miel et John Heywood son fiel, lui qui clamait un jour : *« La bigamie c'est avoir une femme de trop, la monogamie aussi. »*

JULIEN DEMAINE

« Enfin seul(e) ! Le livre du vrai célibataire », par Walter Lewino, Sand, 212 pages, 89 F.

Boitel-Fotogram Stone

Dans le jardin du Luxembourg